

Dès que le docteur m'eut persuadé qu'un repos d'un mois, loin de Paris, m'était nécessaire, je songeai à La Chevalière.

J'avais passé dans ce domaine, loué pendant de longues années par mes parents, toutes mes vacances de lycéen. Je n'y étais plus revenu depuis mon adolescence mais le souvenir que j'en gardais était aussi vif que merveilleux.

Un repos pris n'importe où n'est pas un repos véritable. L'esprit et le corps ont besoin d'être accueillis. Aussi, puisque j'éprouvais la nostalgie de La Chevalière, était-ce là que je devais aller et non ailleurs.

Je décidai si brusquement ce voyage que je ne pris même pas le temps d'annoncer mon arrivée, persuadé qu'Isidore (c'était le nom du propriétaire) n'oserait pas refuser une chambre à celui qu'il avait connu enfant.

Après avoir passé une nuit en chemin de fer et, au matin, emprunté une patache qui me cahota à travers des terres arides parsemées

d'étangs, il me fut enfin donné d'assourdir mes pas dans la blanche et épaisse poussière tant désirée.

Sitôt engagé dans un chemin droit, bordé de murs très hauts, qui, malgré leur vétusté, semblaient avoir été passés la veille au lait de chaux, je reconnus au loin la grande cour de ferme et, tout au bout, la façade imposante de La Chevalière.

Le silence de La Chevalière était bien celui que je n'avais jamais pu oublier. Dire qu'il était profond serait peu : il était dense. Peut-être parce qu'il était imprégné et attiédi par une lumière dorée, elle-même appesantie d'indéfinissables senteurs de feu et de résine.

Ma valise à la main, heureux de n'avoir pas été déçu, j'avançais lentement, tout à la volupté de découvrir et de reconnaître en même temps. Rien n'avait changé. Je fus même tellement étonné de retrouver les pierres des murs et les senteurs des pins si pareilles à celles de jadis que j'éprouvai, pendant quelques secondes, une véritable angoisse : pouvais-je donc aimer à ce point quelque chose qui se révélait si lourdement attaché à lui-même ? Je posai ma valise : le bruissement des pins parasols tantôt s'amplifiait et tantôt mollissait, comme un glissement

de sable dans un sablier que tantôt l'on écouterait et que tantôt l'on oublierait. Les charmes de La Chevalière me reconquirent. D'autant plus facilement que j'étais devant une grille de portail en fer forgé du temps du Roi Soleil. Entre ses deux pilastres parfaitement conservés, les lances de ses battants formaient un arc de cintre à la fois solide et léger, au milieu duquel un astre héraldique faisait fulgurer ses rayons de feu. À travers ces arabesques j'aperçus la double rangée de cyprès que je connaissais bien, encore qu'elle fût maintenant envahie par un enchevêtrement de plantes et d'arbrisseaux : l'allée principale du Clos de Diane.

Ému par tous les souvenirs qu'elle évoquait, je repris ma valise et repartis. Il ne me restait plus que la moitié du chemin à parcourir pour parvenir à la cour de La Chevalière, qui, elle non plus, n'avait pas changé d'aspect, tout comme son maître, que je vis sortir de chez lui flanqué de deux femmes. Quand je ne fus plus qu'à quelques pas du groupe qui s'était arrêté pour un long conciliabule, je reconnus parfaitement Isidore à sa barbe rousse taillée en collier et aux reflets des poils qui doraienent le dos de ses mains. Vêtu d'un complet noir, nullement gêné par le col dur

en celluloïd que je lui avais toujours vu porter, même en plein été quand il aidait ses valets aux champs (peut-être pour se distinguer d'eux qui travaillaient la chemise grande ouverte sur la poitrine), il semblait prêt à enfourcher la bicyclette dont il avait déjà empoigné le guidon.

À ma vue, il s'immobilisa et attendit de pied ferme l'inconnu qui osait pénétrer dans son domaine.

Sans me hâter, car un chien aboyait et les deux femmes avaient peine à le retenir, je fis les derniers pas en me souvenant de cet Isidore d'il y avait vingt ans (il devait en avoir alors une quarantaine) qui ne saluait jamais personne, empruntait les sous-bois et les chemins de traverse de peur de rencontrer quelqu'un et passait ses dimanches à soigner ses ruches et était, selon les uns, un fourbe et un coureur de femmes, mais, selon les autres, le plus chaste et le plus droit des hommes.

D'excellente famille, il avait poursuivi ses études jusqu'à une licence à laquelle il avait renoncé au dernier moment sans que nul ne pût dire quel avantage il avait tiré de ses années studieuses ; si ce qu'il avait appris l'avait suffisamment enrichi pour lui permettre de vivre

comme un sage dans ce domaine solitaire ou si, au contraire, toute science et toute connaissance n'avaient fait que glisser sur lui comme une pluie stérile.

Quand je posai ma valise pour leur tendre la main, Isidore et les deux femmes me regardèrent sans bouger. Mon arrivée ne semblait pas être de leur goût et, quand je me fus nommé après avoir demandé à Isidore s'il se souvenait de moi, il se contenta de répéter plusieurs fois mon nom en hochant la tête. Il consentit enfin à mâchonner des bribes de phrases dont l'ensemble signifiait qu'en effet il lui semblait bien reconnaître ce nom, mais qu'il n'avait nulle souvenance d'un séjour de ma famille chez ses parents maintenant décédés. Les doigts serrés sur le guidon de sa bicyclette, le visage penché sur ses souliers, il finit par se taire obstinément, sans doute pour décourager mon insistance. Mais, comme je me taisais à mon tour pour l'obliger à rompre un mutisme qui devenait par trop désobligeant, il enfourcha sa bicyclette et, un pied encore à terre pendant que l'autre forçait déjà sur une pédale, il fit un geste du menton qui signifiait que je devais m'entendre avec sa femme et qu'il s'en remettait à sa décision.

Quand il fut parvenu au milieu du chemin, je quittai du regard le dos de cet homme si peu accueillant et me tournai vers Agnès. Je ne l'aurais pas reconnue si, quelques instants plus tôt, Isidore ne l'avait nommée. C'était une femme assez forte, point jolie, alors que le dernier souvenir que j'avais emporté d'elle était celui d'une jeune personne fort avenante. Fille d'anciens métayers du voisinage, elle avait été la maîtresse d'Isidore, qui avait fini par l'épouser.

Pour partager la responsabilité de la décision qu'elle allait prendre, Agnès se tourna vers sa fille :

– Qu'en penses-tu, Camille ?

Camille hocha la tête en signe d'hésitation, puis regarda Agnès en haussant légèrement une épaule.

– Nous allons vous trouver une chambre, dit alors Agnès. On ne peut pas vous renvoyer, maintenant que vous êtes là.

Je n'en demandais pas davantage. Je soulevai une fois de plus ma valise et j'entraînai les deux femmes vers la maison.

Camille était bien faite, elle avait la taille fine, la gorge dure sous son corsage rose, ses cheveux blonds étaient ébouriffés et son visage parsemé

de taches de rousseur. Je la regardai curieusement : j'avais tellement entendu parler d'elle par mes parents ! Ma mère, à cette époque, prétendait, en effet, que Camille n'était pas la fille d'Isidore, mais le fruit de l'inconduite d'Agnès, et qu'Isidore le savait fort bien.

Il m'était difficile d'en juger, mais comme ces gens m'étaient devenus tout d'un coup fort antipathiques, sauf peut-être Camille, je décidai d'avoir le moins de rapports possible avec eux.

Aussi dis-je à Agnès qu'astreint à un régime et obligé de m'aliter des journées entières, je lui serais reconnaissant de me monter mon déjeuner et mon dîner dans ma chambre.

Ma proposition fut acceptée et, quand les deux femmes m'eurent quitté dans le galetas qu'elles venaient de me préparer, je me sentis libre et, de nouveau, véritable et seul possesseur de ce domaine que je n'avais jamais cessé d'aimer.

J'allai immédiatement à la fenêtre où je m'accoudai. Comme elle était juste sous le toit, mon regard plongeait, au-delà de la cour de ferme et des hauts murs blancs, dans le Clos de Diane. C'est là que se trouvait l'ancienne

maison de maître qu'Isidore lui-même n'avait jamais habitée. Entièrement effondrée à la suite d'un incendie, cette belle construction du XVII^e siècle disparaissait sous un fouillis d'arbres dont j'aurais été incapable de discerner les essences.

Lorsque j'avais quinze ans, ce Clos était le principal attrait de La Chevalière. Je m'y glissais à travers une brèche du mur d'enceinte (personne ne pénétrait jamais dans ce parc abandonné sur lequel un interdit semblait peser), et là, je pouvais admirer à loisir l'objet de mes amours. Dans le silence que répandaient autour d'eux les cyprès, les lauriers, les térébinthes et la vieille demeure incendiée, je n'avais d'yeux que pour cette blanche statue qui, juchée sur un socle, représentait une Diane au front surmonté d'un croissant lunaire, au poing serré sur un arc, au corps revêtu d'un voile transparent, au pied légèrement soulevé comme si la déesse était toujours sur le point de suspendre, ou de reprendre, sa course.

Son visage était d'une finesse exquise, ses chevilles minces, mais ce qui, par-dessus tout, ravissait mon cœur, c'était l'aisance et la dignité de son sourire.